

ETC



Monde à part

Marcel Dzama, *Aux mille tours*, Musée d'art contemporain de Montréal. 4 février - 25 avril 2010

Lyne Crevier

Numéro 91, octobre–novembre–décembre 2010, janvier 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crevier, L. (2010). Compte rendu de [Monde à part / Marcel Dzama, *Aux mille tours*, Musée d'art contemporain de Montréal. 4 février - 25 avril 2010]. *ETC*, (91), 53–54.

Marcel Dzama, *Aux mille tours*,
Musée d'art contemporain de Montréal.
4 février – 25 avril 2010

Sous l'effet des mélanges, des métissages et de divers emprunts, l'œuvre de Marcel Dzama tangué dangereusement. Or celle-ci navigue sans peine en eaux troubles, où l'irrationnel triomphe, l'anachronisme s'impose, les apparitions et les mirages pullulent, jusqu'aux batailles rangées qui dégènèrent à l'envi. De ce puits magnétique jaillit un zeste de mythologie s'assortissant de contes à dormir debout enjolant les chérubins; et d'« enfantômes » épouvantant les plus grands. Ici, les représentations post-modernistes établissent un corpus débridé, né « sous l'emprise de l'éclectisme généralisé, du méli-mélo des pratiques, des matériaux, des références, des genres, des styles et des époques¹ ». Le tout aboutissant, chez Marcel Dzama, « à des images flottantes, sans ancrage ni lois² ». Telles celles de la peinture chagallienne, marquées au sceau de l'irréalisme spontané.

Originaire de Winnipeg, l'artiste, né en 1974, vit et travaille à New York depuis 2004. D'ores et déjà, son art décalé, éminemment séducteur a éveillé, auprès d'un large public, des résonances profondes dont la portée véritable reste encore à décrypter.

L'exposition *Aux mille tours*, présentée au Musée d'art contemporain de Montréal, englobe une soixantaine de nouvelles œuvres signées Dzama, dont certaines, inédites, savent témoigner de la grande versatilité de leur auteur : croquis, dessins, collages, dioramas, peintures et films. Le titre de l'événement s'inspire du prologue de *L'Odyssée*, d'Homère, où il nous présente Ulysse tel « Polytropos », l'homme aux multiples visages. Et, en effet, les travaux de Dzama cultivent par certains aspects des affinités « chamaniques » où l'ésotérisme batifole tantôt avec l'érotisme, tantôt avec la mort. Ainsi, des danseuses filiformes tournicotent, clones de derviches tourneurs; des militaires d'opérette font triste mine; des femmes fatales, le tapin; des rustres s'enferment dans la révolution... russe; et tout cela finit de manière proprement sulfureuse, « dans une débandade de parfums »³. Idées d'hurluberlu, que tout ceci ?

Ayant grandi dans la petite ville de Winnipeg, au climat sibérien, elle aura servi de muse non seulement à Marcel Dzama mais à ses comparses qui avaient coutume de se réunir une fois la semaine « pour se tenir au chaud », dit l'artiste, en s'adonnant au vice... du dessin. Ainsi, le groupe *Royal Art Lodge* est-il dépourvu de toute prétention intellectuelle au contraire des mouvements dont Dzama et sa suite se réclament, Dada, Fluxus et De Stijl. Or cet isolement sera fort propice à la création. Puis son arrivée à New York, en

2004, le plonge immédiatement dans une ambiance de chasse aux sorcières, à la faveur du second mandat de George W. Bush qui joue les croquemitaines en agitant le spectre anti-terroriste. « La guerre, confie Dzama en entrevue, et tout ce qui s'ensuit, a commencé à filtrer dans mon travail⁴. »

Le diorama de 300 sculptures en céramique, *On the Banks of the Red River* (2008), récemment acquis par le Musée, est présenté ici pour la première fois. Plongé dans le noir, le spectateur assiste ainsi au théâtre dzamien exsudant un philtre, ici, anxigène, pervers,

violent, voire toxique à souhait. Voyez : des personnages en veston cravate ou nœud papillon marron tirent en l'air, alors que d'immenses têtes ensanglantées roulent à leurs pieds. Il semble à la vision du nombre farameux d'homoncules et autres « gisants » qui s'y côtoient qu'il y a du Maurice Maeterlinck (atmosphère d'étrangeté et de mystère) et du Maurizio Cattelan (humour acerbe de bouffon mécréant) là-dessous. Sorte de représentation muette de la condition humaine tel « l'homme tombé du faite de ses espérances » (Balzac).



Marcel Dzama, *The Minotaur*, 2008. Plâtre, mousseline, corde, tissus, chaise, seau, pinceaux; 81, 3 x 63, 5 x 166, 4 cm. Dallas Museum of Art, DMA/omfAR Benefit Auction Fund.



Marcel Dzama, *La Verdad Está Muerta / Room Full of Liars*, 2007. Bois, céramique vitrifiée, métal, tissu ; 167, 6 x 177, 8 x 127 cm, 5/5. Avec l'aimable permission de l'artiste et David Zwirner, New York.

Dzama marque ainsi un tournant par rapport à sa production antérieure, truffée de figures hybrides à l'anthropomorphisme exacerbé en plus de son penchant au zoomorphisme, tiré des contes populaires, quand l'artiste des débuts s'y adonne avec une jouissive naïveté nimbée de brume élégiaque. Par conséquent, délaisse-t-il peu à peu la puérilité de ces visions pour celles plus costaudes, viriles dirons-nous, de l'actualité. Dzama, à l'instar de Cattelan, livre de son monde à part des fragments tragi-comiques en n'hésitant pas à mettre en scène : ours en défroques de chasseurs, cow-boys arborant des masques d'alligator, hybrides d'enfant chauve-souris et le reste à l'avenant. Dans ses dessins, une foule d'animaux, de plantes et d'êtres humains anime une orgie macabre

éclaboussée d'une giclée de vampirisme, d'humiliation et de bestialité. *La Verdad Esta Muerta/Room Full of Liars* (2007) aligne six marionnettes identiques à l'effigie de Pinocchio, pantin dysnéen qui métaphoriquement rappelle les bourdes historiques et du président Bush (guerre d'Irak) et de Richard Nixon (guerre du Vietnam). Dans leur candeur outrée, ces sinistres fantoches soulignent en quelque sorte « l'évolution sans précédent du monde de l'art et des images, les profonds bouleversements sociaux et politiques, et le rapide essoufflement des différents post-modernismes, [qui] ont favorisé l'apparition de nouvelles postures artistiques, autant attentives aux questions formelles qu'aux dimensions sociales et politiques des œuvres⁵. »

Marcel Dzama, *Poliropos of many turns*, 2009. Mannequin costumé (robe, bas, Balaklava) sur base rotative et bois découpé ; 221 x 58, 4 x 101, 6 cm. Avec l'aimable permission de l'artiste et David Zwirner, New York.

Dzama enfonce le clou encore d'un cran. En effet, *The Underground* (2008) est plus explicitement politique que l'œuvre précédente. Avec toutefois un glissement vers la littérature trouvant ici sa justification dans le récit inachevé *Le Terrier*, de Franz Kafka, rédigé à Berlin fin 1923, quelques mois avant la mort de l'auteur du *Procès*. Ici, trois hommes encagoulés et armés jouxent une femme nue accroupie d'où émerge de son entrecuisse un tube reliant la bouche d'un homme habillé tapi au fond d'un terrier. Rappelant ici le confinement de Saddam Hussein au fond de son trou – lequel sera finalement capturé en 2003 – le planqué, à la manière Dzama, agit en possesseur maladif de son terrier qui « ne peut en aucune façon appartenir à un autre et [...] est tellement mien que je puis finalement y recevoir en paix la blessure mortelle de l'ennemi, car mon sang s'écoulera dans mon sol et ne sera pas perdu⁶. » De sorte que le terrier devient la « suprême matrice » (Hugo) du créateur/terroriste qui se voue corps et âme à son œuvre. Lequel connaît, on s'en doute, ses instants d'effroi durant le processus. « Je cours en tous sens ou reste assis, pétrifié, comme le ferait un animal en proie au désespoir dans son terrier⁷. » Et si l'art de Dzama regorge de mélancolie et d'une bonne dose de nostalgie (son style d'une esthétique antérieure aux années 1950 est percutant), celui-ci est judicieusement magnifié par une palette de tons terreux (son recours à la racinette – *root beer* – en guise d'aquarelle, est systématique) et verdâtres seyant parfaitement bien à ses personnages décapités ou démembrés qui savent, paradoxalement, faire preuve d'une élégance rare.

Contrairement à l'image des personnages des films expressionnistes de Fritz Lang qui se rongent de culpabilité, ceux de Marcel Dzama trempent leurs lèvres dans un brouet noir, spartiate certes, mais sans éprouver nulle trace de remords.

Lyne Crevier

Après avoir reçu une formation en Études littéraires et en Scénarisation cinématographique (UQAM), LYNE CREVIER a fondé la revue *Scénarii*, dédiée aux scénarios inédits de courts métrages. À titre d'auteure, elle a publié des textes sur le théâtre et l'art contemporain. Journaliste, elle a collaboré aux pages culturelles du journal *Le Devoir* et a œuvré notamment à l'hebdomadaire *Ici*. Elle est rédactrice en chef adjointe de *ETC*.

Notes

- ¹ André Rouillé, *La photographie. Entre document et art contemporain*, Gallimard, collection Folio essais, 2009, p. 490.
- ² *Ibidem*, p. 490.
- ³ Catalogue, *Marcel Dzama, Aux mille tours*, Musée d'art contemporain de Montréal, 2010, carnet de croquis, p. 22.
- ⁴ *ARTnews, Dzama's Dramas*, Richard B. Woodward, mars 2008, p. 120.
- ⁵ André Rouillé, *La photographie. Entre document et art contemporain*, Gallimard, collection Folio essais, 2009, p. 526.
- ⁶ Franz Kafka, *Le Terrier*, trad. Dominique Miermont, Mille et une Nuits, Paris, 2002, p. 35.
- ⁷ Cité d'après Heinz Politzer, *Franz Kafka. Der Künstler*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1978, p. 491.